

## **Susan Sontag (1933-2004)**

Essayiste et romancière américaine, d'origine juive polonaise (comme Georges Perec donc, son contemporain à trois ans près), morte d'un cancer.

### ***Mort anormale***

Dans *L'amant du volcan*<sup>1</sup>, roman historique et son plus grand succès, elle décrit une éruption du Vésuve en août 1770. Son héros, dit le Cavaliere, croit y trouver la mort, en réchappe, parvient à un village qui a été durement touché, au pied même du volcan. En particulier, toute une famille s'est réfugiée dans une cave et y a péri bizarrement.

La mère, le père, leurs neuf enfants, plusieurs cousins, et un couple de grands-parents, tous assis bien droit contre le mur de terre et regardant droit devant eux. Aucun désordre dans leur tenue. Pas de crispation sur les visages – donc ils ne pouvaient pas être morts d'asphyxie. L'air parfaitement normal, sauf leurs cheveux, sans vie et couverts de poussière blanche, ce qui, vu que les paysans ne portent pas de perruque, leur donnait l'apparence de statue.

Il serait intéressant de savoir exactement ce qui les a tués, se dit le Cavaliere. Une secousse provoquée par le volcan et venant des profondeurs de la terre ? Derrière lui le garçon, son jeune compagnon Bartolomeo, répondit avec assurance à la question qu'il se posait. Ils sont morts de peur, Milord.

### ***Meurtre***

Du même ouvrage, cette anecdote sur le grand-père du héros :

Loin de lui la conduite de son grand-père dont on racontait qu'étant ivre, dans une taverne près de Londres, il avait défoncé le crâne d'un jeune serveur puis s'était retiré sans se rendre compte de ce qu'il avait fait. L'aubergiste affolé qui l'avait suivi jusqu'à sa chambre lui dit, « Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon ? » Et l'ancêtre du Cavaliere de bredouiller : « Mettez-le sur ma note ».

### ***Victoire sur la mort***

Toujours dans le même ouvrage, à la fin. L'héroïne (inspirée de Lady Hamilton) raconte, au passé et à la première personne, comment elle a été jugée, condamnée, mise à mort.

Nous fûmes escortés hors de la prison et, avant de nous faire monter dans la charrette, on nous ligota étroitement les mains derrière le dos. Et là, je me rends compte que mes mains ne seraient plus jamais libres (...).

J'entendis les cris de la foule. Cela voulait dire que mon poète se balançait à la potence. J'aurais voulu pouvoir aller aux cabinets. Puis ce fut mon tour – et, oui, c'était exactement comme je l'avais imaginé.

### ***Maladie***

Mais le roman aura été pour elle une activité marginale et ses essais sont plus intéressants à notre point de vue. En particulier, *La maladie comme métaphore* (1978) et son prolongement *Le sida et ses métaphores* (1988). Elle y soutient qu'on ne doit considérer le cancer ou le sida :

---

<sup>1</sup> Bourgois, 1995, pour la traduction française de Sophie Bastide-Stolz.

Ni comme une malédiction, ni comme une punition, ni comme une gêne.